

|   |                |             |
|---|----------------|-------------|
| 42  | médiamorphoses | dossier     |
| Le jeune de banlieue à la télévision<br>Représenté ou instrumentalisé ? |                | Guy Lochard |

# Le jeune de banlieue à la télévision

## Représenté ou instrumentalisé ?

Guy Lochard, professeur à l'Université Paris III-Sorbonne nouvelle

La télévision serait en proie au « jeunisme ». Plus grave, elle contribuerait à la consécration d'une « culture urbaine » érigée en modèle pour toute une génération. Communément partagée aujourd'hui, cette perception suggère donc que les jeunes résidant dans les zones excentrées et défavorisées des métropoles auraient acquis un incontestable droit de cité dans ce média dominant. Des observations plus systématiques et élargies du flux télévisuel <sup>1</sup> conduisent pourtant à des diagnostics plus nuancés, voire démentent totalement cette vision si l'on considère ce que sont dans l'information télévisuelle les conditions effectives de mise en écoute et en visibilité de ce type de parole juvénile.

Prendre la pleine mesure de ces modalités exigerait d'évidence que notre investigation s'étende à la place et à la fonction occupées dans tous les supports d'imaginaires par la figure de l'adolescent. Et, plus particulièrement, de l'adolescent en danger comme indicateur de l'état de la société. Car, si l'on en doutait, la sortie récente et simultanée de trois films de fiction nord-américains <sup>2</sup> mettant en scène des jeunes « en crise » permet de vérifier, ainsi que le remarque Jacques Mandelbaum <sup>3</sup>, « le caractère électif du lien qui unit au cinéma la représentation de l'adolescence et les crises historiques sur le fond desquelles cette représentation se donne libre cours ». Faute de place, on n'empruntera pas ici cette piste prometteuse au profit d'une prise de recul historique sur l'expression des jeunes péri-urbains dans la

seule télévision afin d'en mesurer les variations mais aussi les constantes.

### Des emprunts aux « savoirs circulants »

À considérer les reportages diffusés à la télévision française dans les années 60 <sup>4</sup> sur les « blousons noirs » (précédant dans l'imaginaire collectif la figure du « loubard » puis du « jeune des cités »), on est frappé tout d'abord par la similitude de ces scènes télévisuelles avec celles observables plus récemment. C'est en effet sur un mode collectif que les journalistes organisent dès cette époque leurs interviews en s'adressant non pas à des individus mais à des groupes réunis dans des lieux « significatifs »<sup>5</sup>. Et, tout autant que de nos jours, la parole des jeunes y apparaît habitée par les « savoirs circulants » déjà dans les médias sur leur situation, ce qui donne un autre relief aux remarques de Patrick Champagne <sup>6</sup> relevant récemment à propos des jeunes habitants des cités que « lorsqu'ils parlent pour la télévision on les entend répéter les discours qu'ils ont entendus la veille dans les journaux télévisés ou les émissions spéciales sur le mal des banlieues ». Réitéré quarante ans plus tard, un tel constat attire donc d'emblée l'attention sur la primauté, dans le recueil télévisuel de la parole sociale, du dispositif de médiation retenu par les journalistes. Car comment imaginer que, placés, dans

ces situations communicationnelles, sous leurs « regards évaluateurs réciproques <sup>7</sup> », ces jeunes puissent produire autre chose que ces énoncés attendus sur leurs attitudes et activités ?

L'importance de ce paramètre *situationnel* se confirme dans les décennies suivantes. Il est certes peu sensible dans les années 70, dans la mesure où, en dépit de la promotion des débats, la parole vive des jeunes résidents en périphérie n'occupe qu'une faible place, dominée qu'elle est par une parole experte venant à intervalles réguliers se pencher doctement sur les problèmes montants de « la ville ». Il n'en est pas de même à partir années 80 où s'impose brutalement la thématique des banlieues qui est dès lors l'objet d'une forme d'*ethnisation* à travers le personnage du « beur », durablement installé à partir de cette période, dans la chronique médiatique et l'imaginaire social. Se multiplient alors nombre d'émissions à prétention explicative (magazines de reportages et de plateau) qui donnent régulièrement à entendre des paroles de jeunes suivant des modalités diverses et changeantes en fonction des conjonctures. Mais qui confirment toutefois le mode de présentation « groupal » relevé précédemment.

## Une légitimation temporaire

La complexité et l'intensité de la couverture télévisuelle dans cette période d'une vingtaine d'années obligent à étendre l'examen au-delà des dispositifs des programmes, aux *stratégies communicationnelles* des acteurs sociaux qui sont l'objet de ces reportages. La production informative du début des années 80 met en effet en lumière, qu'installés sous le feu de l'actualité (à travers ces manifestations spectaculaires que sont les « rodéos » de voitures), les jeunes « beurs » héritent de ce processus d'étiquetage négatif appliqué jusque-là à tout un groupe générationnel, leur visage se substituant progressivement à celui du « loubard », exempt de tout marquage ethnico-culturel. Un regard sur les sujets présentés en nombre croissant, tant dans les journaux télévisés que dans les magazines d'information, atteste certes que cet

intérêt médiatique engendre une accentuation sensible des stratégies déjà observées de « mise en scène de soi » de la part de ces jeunes, cédant dans leur recherche de reconnaissance, aux pièges des images médiatiques les plus alarmistes <sup>8</sup>. Des témoignages accréditent cependant, pour cette période, la conscience chez les leaders de cette génération des effets pervers de ces attitudes. Et la mise en œuvre conséquente de stratégies de contre-information médiatique dont l'un des principaux vecteurs a été l'agence *Im'Media*. C'est là un phénomène aujourd'hui oublié <sup>9</sup>, mais qui contribue à expliquer le rapport de forces moins asymétrique qui s'établit à cette époque entre professionnels de l'information et ces acteurs sociaux.

Un retour sur la production télévisuelle du milieu des années 80 confirme par ailleurs que les échos médiatiques faits en décembre 1983 à la « Marche des beurs » travaille à une forme de reconnaissance de cette nouvelle figure sociale. Et contribue à la légitimation temporaire d'une parole singulière qui, parce qu'elle est porteuse, dans un contexte de résurgence de l'extrême-droite des valeurs de l'antiracisme, du droit à la différence et à l'intégration bénéficie de conditions d'exposition assez favorables dans plusieurs émissions d'actualité. Il n'en va plus de même à la fin de cette décennie. Différents facteurs sociaux et politiques se conjuguent en effet pour minorer et stigmatiser une expression handicapée de plus par la perte d'influence des mouvements sociaux et politiques qui avaient pu faire valoir leur voix au début des années 80.

## Analogies et amalgames

Les raisons de ce recul tiennent en premier lieu à la corrélation faite par les médias entre des phénomènes autonomes (la montée de l'islamisme radical dans certains pays musulmans et notamment l'Algérie, les difficultés d'intégration économique et sociale des immigrés de deuxième génération) et des processus complexes et problématiques comme la « montée de la délinquance ». L'amalgame qui en résulte installe alors durablement

« la question des banlieues » dans l'agenda médiatique. Se succèdent alors les magazines de reportage (*Cinquante deux sur la Une*, 10 mars 1989, « La haine ») ou de débat aux titres alarmistes (*Apostrophes* : « Le choc des cultures », 24 février 1989 ; *Stars à la barre* : « Les immigrés » 13 juin 1989 ; *Carnets de route* : « La peur au quotidien », 3 décembre 1990). Et l'on peut remarquer qu'ils sacrifient, y compris lorsqu'on se trouve sur le versant public et culturel de cette production informative télévisuelle, à des procédés d'analogie entre des phénomènes (immigration-chômage-délinquance) distincts dans leurs fondements mais rapidement associés. C'est alors le règne quasi exclusif du réductionnisme en vertu d'une logique de « montage-attraction » entre séquences et faits par ailleurs disjoints. Avec pour principal effet de présenter souvent les jeunes immigrés de deuxième génération à travers le cliché des « bandes ethniques » campées dans des décors brutalement rapprochés des réalités des « jungles urbaines » nord-américaines.

## Une désinstitutionnalisation

L'observation des productions diffusées dans la période suivante (1992-1994) atteste pourtant un mouvement de correction par rapport à une étape marquée par la dramatisation et la stigmatisation. Comment l'expliquer ? Cet infléchissement peut être partiellement mais raisonnablement référé aux réactions provoquées en France par la couverture dramatisante des événements de Vaulx-en-Velin <sup>10</sup> à la fin 1990. Ceux-ci entraînent en effet un intense débat public dans lequel s'engagent à la fois des intellectuels critiques, des journalistes et des acteurs politiques qui, à des titres divers, mettent en cause la responsabilité du média télévisuel dans la production de représentations pénalisantes des marges urbaines et de leurs populations. Causalité directe ou indirecte ? On ne se prononcera pas ici sur ce point. Le fait est que dans la période consécutive, on se retrouve face à des émissions caractérisées par une volonté de rachat et de réparation. En témoignent des titres

(« Touche pas à ma banlieue », *Bas les masques*, 24 novembre 1992, « Cités : comment s'en sortir sans en sortir ? », *Français si vous parliez*, 2 mars 1993, « Explosion des banlieues : menace ou fantasme ? », *Ça se discute*, 10 et 11 octobre 1994) dont les orientations problématisantes contrastent avec l'étape antérieure. Plus manifeste encore est la logique de « désinstitutionnalisation » des dispositifs et des discours qui prévaut alors par le biais d'une sollicitation accentuée d'acteurs de terrains et d'anonymes. Un des effets de cette réorientation du regard télévisuel sur cet univers urbain est une plus grande présence sur les plateaux et dans les reportages de représentants de la deuxième génération d'immigrés, invités à exposer leurs situations. Cet exercice de réparation n'annule pas pourtant une logique inversée par rapport à la phase antérieure, mais bien présente de *stéréotypisation*. Positivante cette fois, elle emprunte les chemins convenus de portraits édifians de jeunes « beurs » méritants et entrepreneurs ainsi que celui de la promotion du personnage de la « beurette », progressivement distinguée de son équivalent masculin au nom de son potentiel d'intégration présumé supérieur.

## Casting ou participation ?

À regarder ces productions, non pas sur le mode du prélèvement sélectif mais en cherchant à déceler des régularités au sein de ces productions sérielles, deux enseignements complémentaires se dégagent. Premièrement le recours, dans ces productions informatives, à un principe de *casting*, des jeunes représentants de cette génération étant invités à circuler d'un plateau à un autre en vertu non pas d'une discutable « télégénie » mais bien de leur capacité à fidèlement assurer des rôles attendus (le jeune révolté, le grand frère assagi ) épousant les horizons d'attente du public. Secondement, la difficulté dans laquelle se trouvent les professionnels de l'information télévisée, même quand ils sont animés par un souci explicatif, à s'affranchir des *dispositifs adversatifs*, gage dans leurs représentations de promesses d'attrac-

tivité au profit de dispositifs contractuels qui reposent, selon la définition de Noël Nel <sup>11</sup>, sur « des stratégies participatives » de négociation mais qui sont réputées moins spectaculaires.

On a de cette contrainte une multiplication d'indices avec une édition du magazine *Direct* (21 novembre 1990). Bâtie sur le thème consacré de la jeunesse sacrifiée (Titre : « Génération malaise »), elle accuse dans son déroulé une certaine atonie, du fait de la diversité des participants relevant d'univers générationnels, professionnels et institutionnels différents et d'une gestion de la parole très régulatrice. En résulte une atténuation des divergences et, rançon d'une écoute réciproque, une perte de tension polémique entre les participants. Ce qui trouble d'évidence Christine Ockrent, l'animatrice déclarant dans la séquence de clôture à l'adresse des jeunes présents : « Vous êtes extraordinairement sages... On ne voit pas ça dans les autres émissions », tout en se rassurant à l'idée « qu'on a appris beaucoup de choses ».

## Une figure emblématisée

Comment interpréter un tel énoncé ? Comment le comprendre sinon comme pointant ce qui apparaît chez les professionnels de l'information télévisée comme un coût très pénalisant lorsqu'on opte pour des dispositifs participatifs et dédramatisants pour donner à entendre la parole sociale et plus particulièrement juvénile ? L'existence de telles normes explique ainsi probablement, qu'inscrit au centre de la thématique de l'insécurité et des incivilités urbaines, le « jeune de banlieue » ne soit plus présent aujourd'hui dans les grilles des programmes télévisuels que sur le mode de la caricature et de la satire <sup>12</sup>. Ou bien encore en tant que héros de téléfilms réalistes privilégiant de plus en plus les personnages de jeunes en crise et en révolte.

Toutes ces productions viennent finalement confirmer que le « jeune de banlieue » intéresse bien la télévision. À titre commercial tout d'abord, comme une cible lucrative, à travers ces émissions spécialisées de certaines chaînes thématiques. Comme personnage également,

au fondement de scénarios factuels et fictionnels riches en ressources émotionnelles. Notre regard rétrospectif a permis de vérifier cependant qu'il n'est que très rarement appréhendé dans ce média comme un énonciateur responsable et autonome dont l'expression cadrée en contre-champ (ainsi qu'on peut le voir dans certains documentaires) avec d'autres paroles, permettrait de rechercher une véritable compréhension des situations vécues.

Les raisons de cette minoration durable, qui se confirme y compris dans des étapes caractérisées par une volonté d'écoute chez les professionnels sont, on a pu le voir, à la fois internes et externes aux institutions télévisuelles. Elles tiennent d'une part aux normes incorporées des professionnels des médias, réticents à l'idée d'accueillir des paroles indécises, plurivoques et parfois peu contrôlables, là où sont essentiellement souhaités des discours prédictibles, maîtrisés et maîtrisables. Cette situation tient d'autre part, et plus largement, à la fonction de l'adolescent dans nos sociétés contemporaines occidentales. Un personnage non pas analyseur mais avant tout instrumentalisé par les discours adultes comme une figure *emblématisée* <sup>13</sup> cristallisant les angoisses d'une société d'autant plus inquiète qu'elle semble avoir abdiqué un impératif de transmission générationnelle <sup>14</sup>.

Un tel constat nous renvoie donc à l'analyse, déjà pointée en début d'article, de Jacques Mandelbaum désignant au terme d'un regard généalogique, l'adolescent en crise au cinéma comme « le symptôme d'un corps social qui a rompu en profondeur avec la transmission des valeurs qui contribuaient jusqu'alors à son intégrité ». Faut-il pour autant assimiler sur ce point les deux médias audiovisuels ? La télévision joue, certes, et au même titre que le cinéma, comme une efficace surface de réfraction du discours social. Mais peut-elle pour autant contribuer à dépasser ses contradictions et ses impasses ? L'observation de la télévision « réelle » ne permet pas à ce jour, et là est probablement l'écart avec certains films de cinéma qui créent des brèches dans nos certitudes, de conclure en ce sens.

| <div>46</div> <div>médiamorphoses</div>   | dossier  |
|---|--|
| <div>Le jeune de banlieue à la télévision</div> <div>Représenté ou instrumentalisé ?</div>  | Guy Lochard  |
| <p><b>Notes :</b></p> <p><sup>1</sup> L'analyse développée ici se fonde pour l'aspect historique sur une étude sur archives entreprise à l'<i>Inathèque</i> de France avec Henri Boyer : Boyer, H. et Lochard, G., <i>Scènes de télévision en banlieues</i>, Paris : INA-L'Harmattan, 1998.</p> <p><sup>2</sup> <i>Elephant</i> (Gus Van Sant), <i>Ken Park</i> (Larry Clark) et <i>Mystic River</i> (Clint Eastwood).</p> <p><sup>3</sup> Mandelbaum, J., « La violence adolescente au cinéma », <i>Le Monde</i>, 12 novembre 2003.</p> <p><sup>4</sup> Plus spécialement <i>Seize millions de jeunes</i>, « La bécane » ; producteurs : André Harris et Alain de Sédouy ; réalisation : Bernard Bouthier, 1966.</p> <p><sup>5</sup> Des cafés principalement.</p> <p><sup>6</sup> Champagne, P., (1993) « La vision médiatique », in <i>La misère du monde</i> (dir : Pierre Bourdieu) Paris : Seuil, p.68.</p> <p><sup>7</sup> Une notion et un enseignement légués par la sociologie et la linguistique interactionnistes.</p> <p><sup>8</sup> On peut se reporter avec profit pour une analyse de cette période à l'analyse d'Alain Battagay, (1985), « Les beurs dans l'espace public », <i>Esprit</i> n°102, p.113-122.</p> <p><sup>9</sup> Directeur de cette agence dans la lignée d'entreprises caractéristiques des <i>guerrillas</i> contre l'information dominante qui se sont développées dans l'après 68, Mogniss Abdallah témoigne bien de ces démarches alternatives lorsqu'il note par exemple « qu'à Vitry-sur-Seine, les jeunes s'opposent à l'équipe d'<i>Antenne 2</i> venue filmer la cité après la mort de Kader, un jeune gamin de quinze ans tué par le gardien... mais, plutôt que dénoncer une énième fois les médias ils proposent aux journalistes de faire passer leur vision des choses en diffusant des extraits de leur propre film <i>Zone immigrée</i> et <i>Ils ont tué Kader</i> tourné en super 8 et acceptent de témoigner à une seule condition : passer en direct... Antenne 2 accèdera à ces demandes, achètera plusieurs minutes de ces films et organisera un débat sur le plateau. Par la suite les jeunes du collectif Mohamed seront sollicités à plusieurs reprises par la presse écrite et audiovisuelle. Ils deviennent peu à peu des spécialistes, interlocuteurs privilégiés des aventuriers de l'information qui osent traverser le péri-</p> | <p>phérique pour affronter la jungle urbaine ». Mogniss, A., (1993), « L'agence Im'Media met les pieds dans le paysage de l'immigration en Europe », in <i>Télévisions d'Europe et immigration</i> ( sous la direction de Claire Frachon et Marion Vargaftig), INA-Association Dialogue entre les cultures. Voir aussi le dossier réalisé par la revue <i>Mscope</i> : « Images de l'immigration dans les médias », <i>Mscope</i> n°4, Avril 1993, Versailles, CRDP.</p> <p><sup>10</sup> Consécutifs à la mort d'un jeune adolescent heurté par une voiture de police. S'ensuivent de violents affrontements avec les forces de l'ordre auxquels les médias donnèrent un relief particulier.</p> <p><sup>11</sup> Nel, N, (1988), <i>A fleurets mouchetés. Vingt ans de débats à la télévision</i>, Paris, INA-La documentation française.</p> <p><sup>12</sup> Témoin encore récemment l'intervention en régie dans l'émission « La méthode Cauet » (TF1) de deux comiques singeant le parler et l'habitus banlieue.</p> <p><sup>13</sup> À propos de cette notion d'<i>emblématisation</i>, se reporter à l'ouvrage récent d'Henri Boyer : Boyer, H, (2003), <i>De l'autre côté du discours, Recherches sur les représentations communautaires</i>, Paris, L'Harmattan, Collection « Langue et parole ».</p> <p><sup>14</sup> Au profit d'une télévision parfois instaurée en tant que « troisième parent ». Même si on peut être moins affirmatif ( y a-t-il une télévision et une pratique de ce média) que ne l'est Dany-Robert Dufour, on doit être attentif aux remarques formulées à cet égard par cet auteur dans un stimulant ouvrage paru il y a peu : « Ainsi, note-t-il, on oublie souvent de mentionner que le temps en plus pour la télévision, c'est du temps en moins pour la famille. De sorte qu'avec la télévision, c'est la famille comme lieu de transmission générationnelle et culturelle qui se trouve réduit à la portion congrue. En ce sens, l'expression les "enfants de la télé", prise au pied de la lettre, au lieu de faire sourire, devrait vraiment apparaître pour ce qu'elle est plutôt pathétique tant elle avère le fait que la télé a effectivement ravi la place éducatrice des parents auprès des enfants, pour devenir ce que des études québécoises nomment comme un "troisième parent" particulièrement actif, supplantant de plus en plus les "vrais" parents". Dufour, Dany-Robert, (2003), <i>L'art de réduire les têtes</i>, Paris, Denoëll, p.146-147.</p> <p><sup>15</sup> Ibidem.</p> |